

CENDRILLON

COMÉDIE

HUGUES, Clovis (1851-1907)

1906

Texte établi par Paul Fièvre en mars 2018

Publié par Ernest et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Août 2019.
Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement.

CENDRILLON

COMÉDIE

Par M. CLOVIS HUGUES

PARIS LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE.

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE
DE ROUERGUE, Jules Bardoux, Directeur.

1906. Tous droits réservés.

PERSONNAGES.

CENDRILLON.
FRISSETTE.
MAGALI.
LA FÉE URGÈLE.
LE PRINCE CHARMANT.
LE PORTIER.
LE CRIEUR.
DAMES D'HONNEUR.
GARDES.
PAGES.

La scène se passe dans le pays des fées.

*Nota : Extrait de "Les Joujoux du Théâtre, comédie
enfantine, illustration de Louis Bailly", 1906. pp 13-67*

CENDRILLON

Le théâtre représente un salon élégant.

SCÈNE PREMIÈRE.

Frisette, Magali, devant une glace.

FRISETTE.

Ma soeur, me trouves-tu bien attifée ainsi ?

MAGALI.

Suis-je assez belle avec les perles que voici ?

FRISETTE.

Ne vois-tu nul défaut à ma ceinture rose ?

MAGALI.

Crois-tu qu'à ma toilette il manque quelque chose ?

FRISETTE.

5 N'est-ce pas que ces fleurs font un magique effet ?

MAGALI.

Magique, c'est le mot ; mais revenons au fait :
Dis-moi, serai-je un peu la reine de la fête ?

FRISETTE.

Dis-moi, remarque-t-on mes dentelles ?

MAGALI.

Coquette !

FRISETTE.

10 Coquette, c'est parfait ; mais laissons là ce point :
Aurai-je mon triomphe ou ne l'aurai-je point ?

MAGALI.

Tu l'auras ; penses-tu que je l'aurai de même ?

Attifer : Parer. [L]

FRISETTE.

Comment donc ?

MAGALI.

Quel bonheur !

FRISETTE.

C'est ainsi que je t'aime.

MAGALI.

J'adore tes cheveux dans ces noeuds de rubans.

FRISETTE.

Et ta robe m'enchanté avec ses plis tombants.

MAGALI.

15 Dans le septième ciel ta grâce me transporte.

FRISETTE.

Quel bonheur !

MAGALI.

Ton sourire est charmant de la sorte.

FRISETTE.

Si tu n'étais ma soeur, je te jalouerais.

MAGALI.

Si tu n'étais ma soeur, je te détesterais.

FRISETTE, à part, sur le devant de la scène.

Comme son fol orgueil lui fait perdre la tête !

MAGALI, à part aussi.

20 Dieu ! Quelle vanité, cette pauvre Frisette !

FRISETTE.

Sa robe est ridicule.

MAGALI.

On la coiffe très mal.

FRISETTE.

Elle a sans doute cru qu'on est en carnaval.

MAGALI.

Quel tableau ! Ses cheveux ont des raideurs d'étaupe.

FRISETTE.

Pour admirer sa grâce il faudrait une loupe.

MAGALI.

25 Que mâchannes-tu là ?

FRISETTE.

Je ne mâchonne rien.
Je disais simplement : « Qu'elle est belle ! »

MAGALI.

Je le disais aussi, ma chère, pour ton compte. Fort bien

FRISETTE.

C'est d'un bon coeur.

MAGALI.

Tu crois ?

FRISETTE.

Si je crois ?

MAGALI.

Quelqu'un monte.

SCÈNE II.

Frisette, Magali, Cendrillon.

FRISETTE.

Cendrillon de malheur, que viens-tu faire ici ?

MAGALI.

30 Le comble de l'audace !

FRISETTE.

Un toupet réussi !

MAGALI.

Eh quoi ! Toujours céans provoquer des esclandres ?

FRISETTE.

Quand on est Cendrillon, on reste dans ses cendres.

MAGALI.

As-tu du moins lavé la vaisselle, ce soir ?

FRISETTE.

Et m'as-tu pour demain préparé mon peignoir ?

MAGALI.

35 Tu n'es qu'un ver de terre, et sans nous...

FRISETTE.

Qui t'appelle ?

CENDRILLON, hésitant.

Mes bonnes soeurs...

MAGALI.

Où sont vos soeurs, mademoiselle ?

FRISETTE.

Les beaux airs triomphants ne sont plus de saison.

MAGALI.

40 Tu ne mèneras plus à ton gré la maison,
Maintenant que la mort d'une mère nous laisse
Libres de te traiter sans stupide faiblesse.

CENDRILLON.

Je cherche en vain mes torts : que me reprochez-vous.

MAGALI.

Vous verrez qu'il faudra lui baiser les genoux !

CENDRILLON.

Vous me haïssiez moins quand j'étais plus petite.
Je suis pourtant toujours la même.

FRISETTE.

Une hypocrite !

CENDRILLON.

45 Est-ce ma faute à moi si votre mère un jour
Me donna comme à vous ma part de son amour ?
Je n'étais qu'une pauvre enfant abandonnée.
Nul appui, pas d'amis. Je semblais n'être née
Que pour subir l'assaut de toutes les douleurs ;
50 Ce n'était pas pour moi qu'avril clorait les fleurs,
Et mes printemps étaient plus tristes que la tombe.

MAGALI.

Agneau sacrifié !

FRISETTE.

Malheureuse colombe !

MAGALI.

Tendre petit Saint-Jean prêchant hors du désert !

CENDRILLON.

55 Vous pouvez railler, vous qui n'avez point souffert.
Moi, j'ai longtemps vécu sans fêtes, sans dimanches.
L'été, pendant la nuit, je dormais sous les branches
Des chênes paternels qui sont les dieux des bois.
Aux foyers étrangers je réchauffais mes doigts
60 À la hâte, en passant, quand le givre et la neige
Me prenaient dans le froid comme une oiselle au piège.
Pas de mère au doux front pour me tendre la main !
J'allais mourir, hélas ! Lorsque sur mon chemin,
À l'instant où ma vie était le plus amère,
Votre mère me dit : « Veux-tu qu'on soit ta mère ? »

FRISETTE.

65 Tu parles comme un livre.

MAGALI.

On t'a fait la leçon.

FRISETTE.

Et sur quel ton câlin elle dit sa chanson !

MAGALI.

Un rossignol, ma foi !

FRISETTE.

Nous la mettrons en cage.

MAGALI.

En attendant, retourne en bas.

FRISETTE.

À ton ménage !

CENDRILLON.

70 J'y retourne, et pourtant quel aimable réveil !
Comme mon triste coeur s'emplirait de soleil,
Si vous vouliez...

MAGALI.

Quoi donc ?

CENDRILLON.

À quoi bon vous le dire ?
Je crains de vous fâcher ou de vous faire rire.

FRISETTE.

Parle.

CENDRILLON.

Je voudrais bien m'en aller avec vous
75 À la fête du prince. Il doit être si doux
De regarder, parmi les splendides toilettes,
Les hauts lambris dorés flamboyer sur les têtes !

FRISETTE.

Elle rêve d'aller chez le Prince charmant !

MAGALI.

Et nous conte cela tout naturellement !

FRISETTE.

80 Est-ce qu'on vit jamais les soubrettes admises
Aux festins du palais, à côté des marquises ?

MAGALI.

Mais elle divague !

FRISETTE.

Elle est folle, en vérité !

MAGALI.

Fais-nous, pour le retour, une tasse de thé.

FRISETTE.

Sur ce, nous saluons humblement Votre Altesse.

MAGALI.

Aux cendres, Cendrillon !

TOUTES DEUX, en sortant.

Adieu, belle princesse !

SCÈNE III.

CENDRILLON.

85 Triste enfant que je suis ! Les cruelles s'en vont
Sans se douter, hélas ! Du mal qu'elles me font.

| Cet air est de Charles Gounod.

AIR : Quand tu chantes, bercée.

Loin du soleil qui brille
Je sens mon front ployer.
J'ai pour toute famille
90 Les grillons du foyer ;
Et leur chant me répète,
Au retour des vents sourds :
- Pleurez, pauvrete,
Pleurez toujours !

Je vois les fleurs que j'aime
Et les coeurs se fermer :
C'est une loi suprême,
Pourtant, que de s'aimer
Seule et baissant la tête,
100 Je traîne mes pas lourds.
-Pleurez, pauvrete,
Pleurez toujours !

À ma ruche on dérobe
Son doux rayon de miel.
105 Jamais de belle robe,
Couleur d'aube et de ciel !
Mon miroir ne reflète
Ni satin ni velours...
- Pleurez, pauvrete,
110 Pleurez toujours !

Plaignez-moi, bonnes âmes !
J'ai peur, j'ai froid, j'ai faim.
Quand donc dans l'âtre en flammes
Se taira-t-il enfin
115 Le chant qui me répète,
Au retour des vents sourds : - Pleurez, pauvrete,
Pleurez toujours !

SCÈNE IV.

Cendrillon, Le portier, La Fée Urgèle;

LE PORTIER, derrière la porte.

Tu ne franchiras pas, te dis-je, cette porte.

LA FÉE URGÈLE, avec une voix cassée.

Je la franchirai, dis-je, et le diable t'emporte !

LE PORTIER.

120 C'est trop fort.

LA FÉE URGÈLE.

J'entrerai.

LE PORTIER.

Je vais te châtier.

LA FÉE URGÈLE.

Tu t'échauffes la bile, impétueux portier.

LE PORTIER.

Je ne suis pas portier, je suis concierge.

LA FÉE URGÈLE.

Diantre !

LE PORTIER.

Et, dusses-tu céans me marcher sur le ventre,
Je ne permettrai pas...

CENDRILLON.

Hé ! Que se passe-t-il ?

LE PORTIER, entrant et refermant la porte.

125 C'est une vieille, louche, et maigre comme un fil,
Qui s'obstine à monter jusqu'ici.

CENDRILLON.

Je l'approuve.

LE PORTIER.

Mais, c'est une diablesse !

CENDRILLON.

À merveille !

LE PORTIER.

Une louve !

CENDRILLON.

Encore mieux !

LA FÉE URGÈLE.

Je suis sans asile et sans pain.
J'ai quatre-vingt-dix ans : il fait froid, et j'ai faim

LE PORTIER.

130 Vas-tu pas déguerpir ? On ne tient point auberge.

CENDRILLON.

Ouvrez-lui.

LE PORTIER.

Sotte fille à damner un concierge !

LA FÉE URGÈLE.

Laissez-moi m'approcher du feu, pour un moment.

LE PORTIER.

Nous n'avons pas de feu.

LA FÉE URGÈLE.

Je grelotte.

LE PORTIER.

Elle ment.

LA FÉE URGÈLE, toujours derrière la porte.

Gustave Nadaud (1820-1893)

AIR : C'est Bonhomme, de Nadaud.

135 Je suis la reine des fées,
Celle qui sourit toujours.
Que de roses j'ai greffées
Sur le rosier des amours !
Ma maisonnette, où scintille
L'aube éparse dans les airs,
140 N'est qu'une blonde coquille
Arrachée au flot des mers.

C'est Urgèle
Qu'on m'appelle.
Ma baguette est mon trésor :
145 Fée Urgèle vit encor !

Aux pauvres gens en détresse,

L'hiver, je porte du bois.
Je me déguise en pauvre
Pour m'asseoir sous d'humbles toits ;
150 Puis, quand tombent mes guenilles,
Je dépose en m'en allant
Une dot aux mains des filles
Qui m'ont coupé du pain blanc.

C'est Urgèle
155 Qu'on m'appelle ;
Ma baguette est mon trésor ;
Fée Urgèle vit encor !

J'assiste au baiser des sèves
Dans les chênes pleins d'oiseaux ;
160 J'apporte de jolis rêves
Aux bébés dans les berceaux ;
Je marie aux pâquerettes
Le bouton d'or printanier
Et dans les geôles muettes
165 Je souris au prisonnier.

C'est Urgèle
Qu'on m'appelle ;
Ma baguette est mon trésor :
Fée Urgèle vit encor !

170 Je me fais toute petite,
Si petite sans efforts,
Que dans une marguerite,
Quand il me plaît, je m'endors
Je collabore au mystère
175 Des épis dans les sillons
Et je donne aux vers de terre
Les ailes des papillons.

C'est Urgèle
180 Qu'on m'appelle ;
Ma baguette est mon trésor :
Fée Urgèle vit encor !

Et maintenant dis-moi, portier, si je me venge,
En quelle bête il va falloir que je te change.

LE PORTIER.

Ah ! Madame la fée, ayez pitié.

LA FÉE URGÈLE.

185 Que si je te disais : « Sois un pigeon pattu !... » Crois-tu

LE PORTIER.

Épargnez-moi.

LA FÉE URGÈLE.

Je puis, en baissant ma baguette,
D'une laine touffue habiller ton squelette,
T'allonger le visage en museau, te planter
Deux cornes sur le front ou te précipiter,
190 Grenouille au dos visqueux, dans les mares immondes.

LE PORTIER, tombant à genoux.

Bonne dame !

LA FÉE URGÈLE.

Je puis te faire, en deux secondes,
Des griffes de vautour.

LE PORTIER.

Bonne dame !

LA FÉE URGÈLE.

Je puis
T'abreuver, vieux baudet, aux margelles des puits,
Rendre ton nez crochu comme un bec de perruche.

LE PORTIER.

195 Bonne dame !

LA FÉE URGÈLE.

Je puis coudre une aile d'autruche
À ton épaule gauche.

LE PORTIER.

Ah ! C'en est fait de moi !
Je rends l'âme. Pitié ! Mes dents claquent d'effroi.

LA FÉE.

Si je t'emprisonnais dans une carapace ?

LE PORTIER.

Je suis mort.

CENDRILLON.

Bonne fée, accordez-lui sa grâce.
200 Il n'est pas si méchant qu'il s'en est donné l'air.

LE PORTIER.

C'est juste.

CENDRILLON.

Un peu brutal, mais pas méchant.

LE PORTIER.

C'est clair.

CENDRILLON.

Il tire si souvent le cordon qu'il enrage.
Mettons-nous à sa place.

LE PORTIER.

Admirable langage !

CENDRILLON.

Pardonnez.

LE PORTIER.

C'est la faute à ce chien de métier.

LA FÉE URGÈLE.

205 Cendrillon l'a voulu : relève-toi, portier !
Mais sache qu'ici-bas tous les êtres sont frères,
Qu'on ne s'enrichit pas à railler les misères,
Que le premier devoir est pour tous d'être bons,
Et que les mendiants, les gueux, les vagabonds
210 Dont tu dédaignerais les plaintes étouffées
N'ont pas tous, comme moi, la baguette des fées !

LE PORTIER.

Oh ! Je m'en souviendrai.

LA FÉE URGÈLE.

Laisse-moi seule ici
Avec ma Cendrillon.

LE PORTIER, se refiletant.

Madame, grand merci !

SCÈNE V.

Cendrillon, La Fée Urgèle.

LA FÉE URGÈLE.

Écoute, Cendrillon. L'été dernier, à l'heure
215 Où les belles de nuit que le phalène effleure
S'ouvrent à la clarté des astres, au moment
Où je cueille, songeuse, au bord du lac dormant,
La fleur du nénuphar que les flots ont brisée,
Je te vis entr'ouvrir lentement ta croisée,
220 Pâle et le front penché sur tes volubilis
Dont s'étaient repliés les pétales pâlis.
Tu rêvas, très longtemps, aux bruits confus de l'ombre.
Par instant, tu levais ton regard doux et sombre
Dans la sérénité du ciel qui s'étoilait.
225 Trois ou quatre lutins, coiffés de serpolet,
Te contemplaient, charmés, eux qui jettent des charmes !
Puis, tu pleuras. Alors je recueillis tes larmes,
Je compris tes sanglots, j'accusai le destin ;
Mais je repris mon vol dans la paix du matin ;
230 Et, depuis cette nuit, je pense à toi, mignonne :
Cendrillon est si belle et je la sais si bonne !

CENDRILLON.

Il est donc vrai qu'on m'aime et que je me trompais ?

LA FÉE URGÈLE.

Je t'apporte, ce soir, le bonheur et la paix.

CENDRILLON.

Quoi ! Je ne serai plus Cendrillon la pauvrete ?

LA FÉE URGÈLE, la touchant de sa baguette.

235 Par les prés où fleurit la blanche pâquerette,
Par le dôme éternel qui s'arrondit sur nous,
Par le clapotement des flots sur les cailloux,
Par les sommets tout blancs de l'essor des colombes,
Par les petits berceaux et par les grandes tombes,
240 Par le divin soleil qui connaît le secret
Des rayons et des vents flottant clans la forêt,
Par le chant des marins sur la vague sonore,
Par la fuite du gnome au lever de l'aurore,
Par la rose effeuillant sa corolle d'or fin,
245 Par les monts, par les bois, par ma baguette enfin,
J'ordonne qu'à l'instant où cette main s'abaisse
La pauvre Cendrillon soit changée en princesse !

La transformation s'opère.

CENDRILLON.

Ô prodige ! Ô mon Dieu ! Comme on est belle ainsi !
D'où me vient, dites-moi, la robe que voici ?
250 Les jolis bracelets ! Quelles fines dentelles !
Ça fait sous les doigts comme un long tremblement d'ailes.
Je comprends maintenant les contes que j'ai lus :
La fée Urgèle existe, et Cendrillon n'est plus !

LA FÉE URGÈLE, l'entraînant devant une glace.

Comment vous trouvez-vous, ma princesse ?

CENDRILLON.

255 Tout ceci n'est, hélas ! qu'un ravissant mensonge. Quel songe !
Comme je tomberai de toute ma hauteur,
Quand je m'éveillerai de ce rêve enchanteur !
Oh ! je tremble, je crains déjà qu'il ne s'achève.
Tout ceci n'est, hélas ! qu'un ravissant mensonge.

LA FÉE URGÈLE.

260 Ne crains rien, mon enfant, car ce n'est point un rêve.
Que me demandes-tu de plus ?

CENDRILLON.

Un peu d'argent.

LA FÉE URGÈLE.

Qu'en feras-tu ?

CENDRILLON.

Du pain.

LA FÉE URGÈLE.

Pour qui ?

CENDRILLON.

Pour l'indigent.
C'est l'hiver, et je sais bien des gens sans ressource.

LA FÉE URGÈLE.

Ton souhait s'accomplit dans ta poche.

CENDRILLON, retirant une bourse de sa poche.

Une bourse !

LA FÉE URGÈLE.

265 Que de noirs horizons viennent de s'éclairer !

CENDRILLON.

Et que de malheureux vont cesser de pleurer !

SCÈNE VI.

Cendrillon, La Fée Urgèle, Le Portier.

LE PORTIER, tombant sur une chaise.

Au secours ! Du vinaigre ! Au secours ! Je trépasse.

CENDRILLON.

Que vous arrive-t-il ?

LE PORTIER.

Tout a changé de face :
Les rats sont des chevaux, le monde est renversé.

CENDRILLON.

270 Que voulez-vous nous dire et que s'est-il passé ?

LE PORTIER.

Je ne vous connais pas, mademoiselle. Un nègre
M'a dit que l'on attend Cendrillon. Du vinaigre !
Du vinaigre ! Je suis un homme à demi mort.

CENDRILLON.

Ne connaissez-vous plus Cendrillon ?

LE PORTIER, regardant fixement Cendrillon.

275 Du vinaigre !
C'est trop fort !

CENDRILLON, présentant un flacon.

Voici. Je crois que quelques gouttes...

LE PORTIER, tout en buvant.

Ces gouttes font du bien. Si je les buvais toutes ?
Mais qui donc a changé le vinaigre en vin blanc ?

Rendant le flacon vide.

Vous m'avez donné là d'un vinaigre excellent !

LA FÉE URGÈLE.

Or ça, vas-tu nous dire en deux mots quelle affaire.

LE PORTIER.

280 C'est que je ne sais pas... la chose n'est pas claire

CENDRILLON.

Parle toujours.

LE PORTIER.

J'étais dans ma loge à songer,
Lorsque j'ai vu le bas des murailles bouger,
Comme si l'on tentait d'y faire une ouverture.
Je m'approche, voulant m'expliquer l'aventure.
285 La muraille s'entr'ouvre. Une bande de rats,
Gros, petits et moyens, plus maigres ou plus gras,
Sort de la fente et court s'aligner sur deux files,
Très gentiment, avec des façons très civiles.
Un chat survient, les poils retroussés au menton.
290 Un grand diable de rat lui présente un bâton :
Il le saisit et prend la tête de la bande.
Tous emboîtent le pas au chat qui les commande
J'ai le frisson. La peur glace mes os. Je sors.
Les ratons et les rats me poursuivent dehors ;
295 Mais ici s'accomplit un changement étrange :
Un petit nègre accourt, souffle sur une orange
Qu'il tire de sa poche, et floc ! en un instant
L'orange est devenue un carrosse éclatant.
Maître Chat monte au siège et fait bonne figure.
300 Le régiment des rats s'attelle à la voiture.
Alors, venant à moi, monsieur le négrillon
Me dit : « Ô porte-clés, va-t'en chez Cendrillon
Annoncer, sans tarder, que sa voiture est prête ! »
Le nègre disparaît. Je me gratte la tête,
305 Je me pince les bras, je crois dormir debout ;
Je gravis l'escalier et je vous conte tout.

LA FÉE URGÈLE.

Ne saisissez-vous point ce que ça signifie ?

LE PORTIER.

J'y perdrais mon latin et ma philosophie.

CENDRILLON.

Moi, je devine un peu.

LA FÉE URGÈLE.

N'as-tu pas, un moment,
310 Fait le souhait d'aller chez le Prince charmant
T'asseoir comme tes soeurs à son banquet de fête ?
Eh bien ! Vole au palais, sans que l'on t'inquiète.
Seulement, prends bien garde, avant minuit tu dois,
Plus prompte que le vent, revenir sous ces toits ;
315 Car le charme que j'ai jeté sur ta personne
Est de ceux qui s'en vont sitôt que minuit sonne.
Embrassons-nous et pars.

Elles s'embrassent.

Cette enfant me séduit.

CENDRILLON.

Adieu. Vous me comblez.

LA FÉE URGÈLE.

Rappelle-toi minuit.

SCÈNE VII.

La Fée Urgèle, Le Portier.

LA FÉE URGÈLE.

Maintenant, à nous deux !

LE PORTIER, à part.

Quelque nouvelle tuile ?

LA FÉE URGÈLE.

320 Tout à l'heure as-tu bu du vinaigre ou de l'huile ?

LE PORTIER.

J'ai dégusté d'un vin...

À part.

- Soyons franc, c'est plus sûr -

Haut.

Qui m'a produit l'effet d'un flot d'or et d'azur
Me passant à travers le gosier.

LA FÉE URGÈLE.

À merveille !

N'en viderais-tu pas encore une bouteille ?

LE PORTIER.

325 Trois ou quatre, au besoin, et sans le moindre effort.

LA FÉE URGÈLE.

Nous en recauserons ; mais dis-moi tout d'abord
Si tu te sens de taille à garder le silence
Sur ce qui s'est passé ce soir en ta présence.

LE PORTIER.

320 Si je le garderai ? Madame, en doutez-vous ?
Je suis un bon concierge, un homme simple, doux,
Et qui ne dit jamais du mal des locataires.
J'ai déjà bien assez de mes propres affaires,
Sans me mettre à parler des affaires qu'ils ont.
Je n'aime pas, c'est vrai, le monsieur du second,

335 Qui m'accuse d'avoir décacheté ses lettres.
Toujours sur mon tapis à secouer ses guêtres !
Quant aux gens du premier, je les hais : leur roquet
A fait hier matin peur à mon perroquet.
Et la fière marquise à la lèvre pincée,
340 Qui tient depuis un an notre rez-de-chaussée !
Elle ne me rend pas seulement mon bonjour.
Le troisième est horrible : on y bat du tambour.
Le quatrième, affreux ! une dame y pianote,
Et c'est pendant des mois entiers la même note !
345 Le cinquième, effrayant, et le sixième aussi !
Mais je suis mille fois trop discret, Dieu merci !
Pour conter aux voisins, ravis d'ouïr médire,
Que la marquise est laide et qu'on ne peut sans rire
La regarder passer en se donnant des airs ;
350 Que monsieur Clopinel a ses petits travers,
Et que souvent, malgré sa démarche orgueilleuse,
La grande Virginie emprunte à sa tailleuse.

LA FÉE URGÈLE.

Ainsi tu te tairas sur les faits de ce soir ?

LE PORTIER.

Comme un poisson.

LA FÉE URGÈLE.

C'est bien. Je m'en vais. Au revoir.
355 Souviens-toi que j'aurais pu te changer en bête,
Rien qu'en touchant ton front du bout de ma baguette,
Et que si maintenant ta langue remuait,
Sans pitié, sur le coup, je te rendrais muet !

SCÈNE VIII.

**LE PORTIER, après avoir compte les douze coups de
minuit qui sonne.**

AIR : les Gueux, de Béranger.

Drelin clin clin !
360 Quand c'est minuit plein,
Bonsoir, le voisin !
On sonne en vain !
Dans mon gilet de flanelle
Et coiffé d'un bonnet blanc,
365 À minuit, quand on m'appelle,
Je m'endors ou fais semblant.
Drelin din din ! etc.
Je m'endors ou je caresse
Quelque flacon généreux :
370 Quelle douceur dans l'ivresse
Qui fait un concierge heureux !
Drelin din din ! etc.
Que vois-je sur cette table ?
J'ai des frissons clans le dos ;

375 C'est, je crois, de par le diable,
Un litre de vieux bordeaux.
Drelin din din ! etc.
Examinons l'étiquette :
Holà ! c'est du vin clairet,
380 Comme un concierge en goguette
N'en boit pas au cabaret.
Drelin din clin ! etc.
La belle couleur vermeille !
Et comme je suis tenté !
385 Je vide cette bouteille,
Fée Urgèle, à ta santé !
Drelin din din ! etc.

Il veut boire ; mais au moment où le goulot de la bouteille s'approche de ses lèvres, il devient immobile comme une statue de marbre et reste forcément debout dans celle position. Le second coup de minuit sonne. A ce moment, retour de Frisette et de Magali.

SCÈNE IX.

Le Portier, Frisette, Magali.

FRISETTE, du fond de la scène.

Ce n'est pas étonnant qu'il n'ouvre pas la porte,

MAGALI.

Qu'a-t-il à faire là ?

FRISETTE.

Que boit-il de la sorte ?

Elles se rapprochent.

MAGALI.

390 Ne vous dérangez pas, concierge mon ami

FRISETTE.

Il ne bouge pas plus qu'un ivrogne endormi.

MAGALI, le secouant.

Hé, portier ! Hé, bonhomme !

FRISETTE, le secouant aussi.

Hé, portier ! Hé, bonhomme !

MAGALI.

Répondez-nous !

FRISETTE.

S'il dort, c'est d'un étrange somme.

LE PORTIER, toujours immobile et parlant par saccades.

Je confesse que j'ai voulu boire ce vin,
395 - Qu'on m'a changé sur place en statue et qu'enfin
- Si je détiens ce litre en attendant qu'on l'ôte,
C'est ma faute - ma faute - et ma très grande faute ! -

En disant ces derniers mots, il se donne trois coups de bouteille dans la poitrine, puis revient à son premier état.

Mesdemoiselles, j'ai grand tort ; mais, voyez-vous,
Il s'est passé des faits si merveilleux chez nous !
400 Et puis, ce vin avait une couleur si nette !
Je n'avais pas l'esprit en plein dans son assiette,
Et si je vous contais...

TOUTES DEUX.

Quoi donc ?

LE PORTIER.

Qui le croirait ?
On m'a recommandé de garder le secret.

MAGALI.

Et vous le garderez, votre secret ?

LE PORTIER.

Sans doute.

FRISSETTE.

405 On verra bien. Parlez, et vite.

MAGALI.

On vous écoute.

LE PORTIER.

Je vous dis qu'on m'a dit qu'on me rendrait muet,
Si pour raconter ça ma langue remuait !

MAGALI.

Nous n'exigeons pas moins que vous parliez sur l'heure.

FRISSETTE.

On écoute toujours, concierge.

LE PORTIER.

410 Si sur ces choses-là je desserre les dents !
Que je meure,

MAGALI.

Pour le flacon volé l'on vous mettra dedans,
Si vous vous obstinez de la sorte à vous taire.

FRISETTE, faisant mine de sortir.

Moi, je cours avertir monsieur le commissaire.

LE PORTIER, la retenant.

De grâce !

FRISETTE.

Parlez donc.

LE PORTIER.

415 Un chat qu'un ba-ba-ba-ta-ta-illon de rats suit
M'a-m'a fort effrayé. La fée Urgèle lègue
Son pouvoir à Cen-Cen... Voilà que je suis bègue !
Si je deviens muet, j'en perds-perds la raison.

MAGALI.

Allez-vous préférer qu'on vous mette en prison ?

LE PORTIER.

420 Ma pauvre langue ! Elle est dé-déjà moitié morte ;
Et j'ai-j'aime-me tant à m'en servir !

FRISETTE.

Qu'importe ?

LE PORTIER.

Les rats-rats, le chat-chat, le-le-né-négrillon

*Il ouvre la bouche toute grande, ne peut proférer aucun son et se
livre à des gestes d'épouvante.*

FRISETTE.

Est-il déjà muet ?

MAGALI.

Il faut voir Cendrillon !

Elles sortent.

SCÈNE X. Le Portier, Cendrillon.

CENDRILLON, vêtue pauvrement comme à la scène
II.

Aucune de mes soeurs n'est encore venue ?

Le portier exprime qu'elles sont dans la chambre voisine.

425 Au gala de ce soir m'ont-elles reconnue ?

Le portier fait un signe négatif.

Vous ne répondez que par signes.

Le portier exprime qu'il est devenu muet, puis il sort.

Fait en si peu de temps muet comme cela ? Qui l'a

SCÈNE XI.

CENDRILLON.

Quelle nuit merveilleuse et que d'étranges choses !
Mes pieds sur des tapis tout constellés de roses
430 À deux pas de mes soeurs, en ce vaste palais !
Et dire que le Prince, entouré de valets,
M'a souri doucement, doucement, comme un frère !
J'errais dans de la joie et dans de la lumière,
Et nul n'aurait osé me demander pourquoi
435 J'assistais à la fête. On attachait sur moi
De longs regards plus vifs que la clarté des lustres.
Je voyais devant moi les fronts les plus illustres
S'incliner. On songeait : « C'est une reine ou bien
Quelque fée. » Et j'allais, grave, ne disant rien.
440 Minuit sonne. Je pars, je vole, je m'essouffle
A courir ; mais je perds en route ma pantoufle ;
Et l'horloge a déjà sonné deux fois minuit.
Tout à coup, rien, plus rien ! Ma voiture s'enfuit,
Maître chat disparaît, et sans fleurs, sans toilette,
445 Cendrillon redevient Cendrillon la pauvrete.

SCÈNE XII.
Cendrillon, Frisette, Magali.

FRISETTE.

Dans quel coin nichais-tu ?

MAGALI.

Quel joli sans-façon !

FRISETTE.

Es-tu restée au moins seule dans la maison,
Cette nuit, tout le temps qu'a duré notre absence ?

MAGALI.

Ne s'est-il rien passé d'étrange en ta présence ?

CENDRILLON.

450 On m'a parlé d'un grand événement.

FRISETTE.

Vraiment ?

CENDRILLON.

Il paraîtrait qu'on a, chez le Prince charmant,
Reçu, sans savoir d'où la belle était venue,
Une jeune princesse à la cour inconnue,
Et que cette princesse au long voile éclatant
455 Me ressemblait un peu, bien qu'elle eût l'air content.

FRISETTE, riant.

Elle te ressemblait ? L'histoire est adorable.

MAGALI, riant aussi.

A-t-on jamais au monde oui rien de semblable ?

FRISETTE.

Petite laideron !

MAGALI.

Cendrillon à la cour !

FRISETTE.

Mais quel est tout ce bruit et pourquoi ce tambour ?

CENDRILLON, à part.

460 Est-ce encore la fée Urgèle, ma maîtresse,
Qui prépare un prodige où je serai princesse ?

La porte s'ouvre toute grande. Le Prince charmant, avec sa cour - pages, gardes, dames d'honneur, etc., - fait son entrée sur la scène. Une petite fille porte sur un plat d'or la pantoufle de Cendrillon. Le portier se mêle aux personnages Un crieur bat du tambour.

SCÈNE XIII.
ENDRILLON, FRISETTE, MAGALI, LE
PRINCE ET SA COUR, LE PORTIER, LE
CRIEUR.

LE CRIEUR.

AIR : Hommes nous, d'où sortez-vous ?

Pauvre batteur du pavé,
Je perds la voix et le souffle
A crier qu'on a trouvé
465 Chez le Prince une pantoufle.
Monseigneur m'a dit : « Traderi dera,
Ce n'est que ma soeur qui la chaussera.
Va-t'en l'annoncer, maroufle,
470 Comme l'on publie un événement ! »
Ra ta ra ta plan !
Ra ta ra ta plan !
Où donc est la soeur du Prince charmant ?

Elle aura le beau palais,
Le beau palais où bourdonne
475 Toute un cour de valets
Au bas des marches du trône.
Elle aura les prés, les parcs et les bois
Où vient se blottir le cerf aux abois.
Elle aura sur sa couronne
480 Des fleurs de topaze et de diamant.
Ra ta ra ta plan !
Ra ta ra ta plan !
Où donc est la soeur du Prince charmant ?

Elle dormira, le front
485 Sous un dais de gaze rose,
Et les rêves d'or viendront
Fleurir sa lèvre mi-close.
On verra le ciel a\cc le soleil
490 Pour la saluer rire à son réveil ;
Et quelle splendicle chose
Que tant de bonheur lui vienne en dormant !
Ra ta ra ta plan !
Ra ta ra ta plan !
Où donc est la soeur du Prince charmant ?

LE PRINCE CHARMANT.
495 Ce qu'on vient d'annoncer est la vérité même.

MAGALI.
L'ouïr de votre bouche est un honneur suprême.

FRISETTE.

Puissiez-vous retrouver la soeur que vous cherchez !

LE PRINCE CHARMANT.

Et maintenant, bourgeois, manants, vous tous, sachez
Que notre bonne fée Urgèle, ma marraine,
500 M'a promis le retour de la petite reine.
Elle vit, elle souffre et pleure quelque part ;
Mais malheur aux méchants, si j'arrivais trop tard
Pour sauver à jamais la pauvre chère belle !
Un sort mauvais avait été jeté sur elle,
505 Et bien des fois, hélas ! ma mère me l'a dit.
Elle était au berceau, quand un affreux bandit
Vint la lui dérober par une nuit d'orage.
On le traqua vingt jours au fond d'un bois sauvage :
Il fut cerné, saisi, lié, jugé, pendu ;
510 Mais notre doux trésor ne nous fut pas rendu.
C'était pour on ne sait quelle horrible chimère
Que cet homme avait pris son enfant à ma mère.
Or, dame Urgèle vient de me dire ceci :
« Celle qui, cette nuit, seule aura réussi
515 A chausser la pantoufle au palais égarée,
Vous pourrez la nommer votre soeur adorée ! »

MAGALI.

Le bon prince !

FRISETTE.

Mes yeux sont doucement noyés
De larmes. Je voudrais...

LE PRINCE CHARMANT.

Allons, page, essayez !

UN PAGE, essayant la pantoufle à Frisette.

Voici.

FRISETTE, à part.

Forçons un peu. Si je pouvais la mettre ?

LE PAGE.

520 Bah ! Le pied n'entre point.

MAGALI.

Il n'entre point ?

FRISETTE.

Peut-être ?

LE PAGE.

Impossible !

Même jeu, devant Magali.

Voici.

MAGALI.

Mon pied est fait à point.

LE PAGE.

Il est petit, c'est vrai ; mais, dame, il n'entre point.

CENDRILLON, au page.

Et moi, vous m'oubliez !

MAGALI, bas.

Crois-tu que l'on s'occupe

De toi ?

FRISSETTE, bas.

Ne vas-tu pas avec ta vieille jupe

525 Te mettre sur les rangs ?

LE PRINCE CHARMANT.

Hé ! que fais-tu là-bas,

Petite, et pourquoi donc ne t'approches-tu pas ?

CENDRILLON.

Page, voici mon pied.

LE PAGE.

Comme il est mignon !

UN AUTRE PAGE.

Diantre !

UNE DAME D'HONNEUR.

Il n'entrera point.

DEUXIÈME DAME D'HONNEUR.

Si !

TROISIÈME DAME D'HONNEUR.

Ma foi, je crois qu'il entre.

LE PAGE.

Il entre !

LE PRINCE CHARMANT.

Pourquoi suis-je à ce point oppressé ?

L'essai réussit.

530 La pantoufle est la sienne et le pied est chaussé !

Il se jette dans les bras de Cendrillon, qui redevient aussitôt la princesse de la scène V. La fée Urgèle apparaît de nouveau.

SCÈNE XIV.

Les Précédents, La Fée Urgèle.

LA FÉE URGÈLE.

Enfants, soyez heureux ! La bonne fée Urgèle
Vous bénit. Aimez-vous à l'ombre de son aile,
Et vivez. Le destin s'est pour vous accompli,
Et Cendrillon confond Frisette et Magali.

CENDRILLON.

535 Oh ! Ce qu'elles m'ont fait souffrir, je le pardonne.
Plus on a de bonheur, plus on doit être bonne.
Je ne me souviens plus, pourvu qu'en leur chemin
Elles protègent ceux qui leur tendront la main
Elles furent mes soeurs, leur mère fut ma mère,
540 Et c'est si bon d'aimer quand on retrouve un frère !

MAGALI ET FRISETTE, tombant à genoux.

Princesse !

CENDRILLON.

Levez-vous. Je vous ouvre mes bras.

MAGALI.

Oh ! Nous t'aimerons bien.

FRISETTE.

Et tu nous aimeras.

LE PRINCE CHARMANT.

Ma soeur ! C'est bien ainsi que je l'avais rêvée !

CENDRILLON.

Mon frère !

LE PRINCE CHARMANT.

Et c'est ainsi que je l'ai retrouvée !

LA FÉE URGÈLE, à part.

545 Mon plan était parfait et je l'ai bien conduit.

CENDRILLON.

Ah ! Que d'heureux on fait dans une seule nuit !

Le portier se place devant la fée et se livre à une mimique extraordinaire.

LE PRINCE CHARMANT.

Ce gaillard-là va-t-il nous faire une harangue ?

LE PORTIER.

Moi ? Je ne parle plus : on m'a coupé la langue.
Mais, au fait, c'est passé : je parle maintenant.

LA FÉE URGÈLE.

550 Nous avons oublié...

LE PORTIER.

Magnifique ! Étonnant !

LA FÉE URGÈLE.

Garde-toi cependant de jaser et de boire
Aux dépens du prochain.

LE PRINCE CHARMANT, à Cendrillon.

Prends ta part de ma gloire :
Mes palais, mes trésors, tous mes biens sont à toi !

CENDRILLON.

555 La gloire ! Ce n'est point ce qu'il me faut à moi.
Cendrillon est peu faite aux vanités du trône,
Et l'humble fleur des champs suffit à sa couronne.

LA FÉE URGÈLE.

Il est dans les cachots plus d'un vieux révolté

CENDRILLON.

tous ces malheureux rendons la liberté.

LA FÉE URGÈLE.

Que toute haine soit en amour convertie !

CENDRILLON.

560 Et courons de ce pas proclamer l'amnistie.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].